

Spinoza

Melech Ravitch

Numéro 139, novembre 2013

Voix yiddish de Montréal

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/70761ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Ravitch, M. (2013). Spinoza. *Moebius*, (139), 31–35.

Spinoza

J'avais un cousin; c'était le fils de la sœur de ma mère, Laytshe, et de son deuxième mari, Hersh Wolf; il se nommait Itsik et il possédait toutes les vertus. Il était bon, beau, intelligent, instruit et talentueux en toute chose. Après avoir étudié la science juridique, il était devenu un avocat de renom et, à ce titre, un défenseur des procès que le gouvernement polonais avait menés contre les dirigeants des associations de gauche. Itsik-le-bon Rosenblat était un excellent orateur. Mais c'était aussi un fabulateur. À chaque occasion, il introduisait ici et là une histoire qui ne concordait pas avec la vérité; or il affirmait haut et fort que c'était le cas, en apportant mille et une preuves pour appuyer ses dires. C'était un dialecticien de premier ordre: il pouvait purifier un être immonde cent cinquante fois pour cent cinquante raisons différentes. Itsik s'était gavé de livres, au point où il était devenu un expert de la littérature mondiale. Sa famille l'appréciait, mais elle gardait une certaine réserve à l'endroit de son outrecuidance. Finalement, son attitude de légèreté à l'égard de la vérité l'amena à perdre le droit d'exercer sa profession d'avocat, et à chercher une consolation à son triste sort dans l'alcool.

*

Nous voici à Vienne, au milieu de la Première Guerre mondiale. Itsik, d'un an mon aîné, est déjà officier. Nous nous rencontrons. Lui – blessé au front. Moi – durant une courte permission. Nous parlons, parlons, parlons sans fin. Au cours de ce premier génocide, je cherchais une consolation. J'étais végétarien depuis longtemps, mais cela ne suffisait pas à apaiser mon âme. Il en allait de même de l'Ancien et du Nouveau Testaments, du Coran et des livres de la Torah bouddhiste que je traînais avec

moi : ceux-ci ne m'apportaient qu'une triste consolation. Alors je demandai à Itsik : toi qui es versé dans tous les livres et les *sforim*¹ du monde, donne-moi ce livre qui est le premier et le dernier de tous, un livre avec lequel on peut autant vivre que mourir. Itsik tint un long discours, magnifique et fin, au sujet de ce livre mystérieux qui avait toutes les vertus et qui lui servait, depuis longtemps, de livre-consolation. Et comme il me tenait en suspens, il profita de l'occasion pour me tirer la pipe... Sa nature était ainsi. Soudain, mes fantaisies se sont réalisées et j'ai vu apparaître devant mes yeux ce *seyfer* secret qui représentait, en quelque sorte, le livre des livres... Itsik comprit alors que le suspense atteignait son apogée. Comme j'avais l'impression qu'il avait tout bonnement inventé ce livre extraordinaire, il réalisa qu'il pouvait, à Dieu ne plaise, accomplir l'action inverse. Alors il déclara : « Il s'agit de l'*Éthique* de Benedikt Spinoza... » J'étais effroyablement déçu. D'autant que je m'étais déjà efforcé de lire cet ouvrage et que je l'avais abandonné au milieu de ma lecture. Et Itsik répliqua : « Reprends ta lecture, même si tu comprends le début du texte avec difficulté. Après une vingtaine de pages, tu le liras avec légèreté, comme si c'était un roman. Tu verras ensuite que j'ai raison. C'est le livre de la vérité... » Dans la bouche d'Itsik, cette profusion d'éloges à l'endroit du « livre de la vérité » sembla étrange. Mais je suivis ses conseils.

Je me procurai la petite édition populaire (en allemand) de l'*Éthique* de Spinoza, de même que les cinq autres livres bon marché qu'elle comprenait. Aujourd'hui, j'ai toujours ces livres en ma possession. En réalité, je ne m'en suis jamais séparé : ils m'ont accompagné dans des dizaines de pays, sur toutes les mers, durant presque une année ; avec moi, ils ont traversé les petites et les grandes tempêtes de la vie... Ainsi, cet ouvrage représente à mes yeux le livre-consolation.

Peu de temps après avoir discuté avec Itsik, j'ai été transféré dans le 45^e régiment Haoubitzer (Obusier). D'un côté, il y avait des paysans, de vrais géants habiles à mener des chevaux – des chevaux d'artillerie lourds et noirs. De l'autre côté se trouvaient des étudiants ; ceux-ci manipulaient des instruments de calcul complexes qui se

rattachaient à ces armes, afin de ne pas tirer au hasard. Entre-temps, nous étudions dans les casernes. Le temps était compté. La guerre battait son plein et le savoir militaire (*militarische toyres*), qui exige des années d'apprentissage en temps de paix, devait être assimilé à une vitesse éclair, c'est-à-dire en quelques semaines. Pendant mes temps libres, je profitais de chaque minute pour lire l'*Éthique*. Je constatais qu'Itsik avait raison. C'était vraisemblablement le livre de la vérité. Certes, Itsik avait l'habitude de dire plusieurs choses dépourvues de sens; mais ses assertions concernant ce livre de la dernière vérité étaient vraies.

Chaque samedi après-midi, on nettoyait la caserne. Ce travail durait quelques heures laborieuses, jusqu'à l'appel du soir. Aussitôt que le travail était terminé, les soldats qui s'étaient portés volontaires pour nettoyer les déchetes dans les étables et les casernes – et des choses encore plus répugnantes... – étaient libérés. Un tel travail rapportait un profit hebdomadaire de deux à trois heures de temps libre.

Aussitôt que le caporal appela à sortir du rang ceux qui s'étaient portés volontaires pour s'occuper des déchets chaque samedi après-midi, les rustres s'avancèrent; ils voulaient obtenir à tout prix quelques heures de repos supplémentaire sur leur paillasse. Parmi eux, le plus maigre et le plus foncé des jeunes hommes voulait obtenir les mêmes heures de répit pour plonger dans la lecture de l'*Éthique* de Spinoza. Dès qu'il sortit du rang avec les rustres, un son très puissant éclata, tel un coup de canon qui résonne. C'étaient les rires de la brigade. Or je n'avais pas le choix: je ne disposais d'aucun temps libre pour lire l'*Éthique*, et je devais absolument lire ce texte.

Pendant cette période, je rédigeais mes premiers poèmes sur Spinoza. Le temps suivait son cours. Puis, le régiment Haoubitzer partit au champ, et le lecteur de Spinoza se fit écraser un pied, justement avec la roue d'un obusier. Il fut transféré à son régiment d'infanterie antérieur et il passa de longs mois dans une maison de convalescence. Son régiment était maintenant posté dans une ville hongroise possédant d'innombrables églises catholiques: Sambatie (Shteynamanger). Notre lecteur travaillait à temps partiel dans le bureau administratif du

régiment durant ses permissions. Douze heures par jour! Il y avait déjà longtemps qu'il avait lu l'*Éthique*, ainsi que l'œuvre entière de Spinoza, et il s'était dévoué corps et âme à l'écriture de poèmes sur le philosophe. Partout où il se trouvait, le vacarme régnait; aucun endroit n'était favorable au repos. Or l'écriture de ces poèmes exigeait une concentration et un calme absolus. Ainsi, le soir, pendant mes rares heures de liberté, je traînais à gauche et à droite dans la ville ultracatholique, à la recherche d'un coin tranquille. C'est alors que j'ai fait une découverte étonnante: les églises catholiques étaient ouvertes en permanence. Comme elles étaient très nombreuses dans la ville, elles étaient plutôt désertes – et plutôt obscures. Alors j'y suis entré. Je me suis agenouillé et j'ai remarqué que chacun des sièges rassemblés dans ces églises était accompagné d'un petit pupitre où l'on pouvait écrire en silence. À partir de ce moment, je me suis agenouillé à l'un de ces pupitres tous les jours, pendant une heure ou deux. Quand on regardait dans ma direction, je murmurais un peu et quand l'église était vide, j'écrivais. Un jour, un prêtre calme et ascétique m'a vu travailler et il s'est approché de moi. Je l'ai informé que j'écrivais des prières pour moi-même. Je lui ai révélé aussi que j'écrivais dans ma langue, le yiddish, car j'étais un Juif. Il m'a toléré et il m'a aidé à trouver un meilleur endroit, un lieu qui baignait dans la lumière.

C'est ainsi que l'atmosphère qui régnait dans les églises de Sambatie – une atmosphère marquée par un son de cloche au crépuscule et par le soleil hivernal de l'après-midi – s'est reflétée dans les poèmes de Spinoza. Il en va de même des visages des tuberculeux de l'hôpital qui appartenaient à mon régiment... ils ont également façonné mes poèmes. D'ailleurs, Spinoza ne souffrait-il pas de la tuberculose, lui aussi?

*

En novembre 1918, la constellation européenne qui avait été créée avant la Première Guerre mondiale s'est effondrée. À l'horizon s'est levée l'étoile de l'aube, celle qui charrie les espoirs d'un monde épuisé, en quête d'un

Messie éternel qui ne cesse d’advenir, et qui porte le nom de «révolution»... Et pendant cette matinée nimbée par la lumière de cette étoile nouvelle, un soldat démobilisé est rentré chez lui; dans son sac à dos, il traînait un poème intitulé «Spinoza». Ce poème avait été écrit au prix d’heures infinies, qu’il avait passées tantôt à nettoyer les ordures dans une caserne cracovienne, tantôt à s’agenouiller dans une église catholique sambatienne.

Extrait de Melech Ravitch, «Spinoza», *Dos mayse bukh fun mayn lebn, 1908-1921* [Les récits de ma vie], Tsentral Farband fun poylishe yidn in Argentine, Buenos Aires, 1964, tome II, p. 335-339.
Traduit par Chantal Ringuet.

1. *Seyfer* (plur. *sforim*): livre saint ou à caractère religieux dans le judaïsme.

Melech Ravitch (Radymno, Galicie de l’Est, 1893 – Montréal, 1976)

Pseudonyme de Zekharye-Khone Bergner. Poète, essayiste, dramaturge et activiste culturel. Durant sa jeunesse, Ravitch participe à l’avant-garde de la culture yiddish à Varsovie, au sein du groupe Di Khalyastre (La bande), qui crée une poésie moderniste destinée à un vaste public. Œuvrant par la suite pour d’importantes organisations juives mondiales, il parcourt l’Australie, l’Afrique, Israël et le Mexique, trajectoire qui se reflète dans son abondante production littéraire. En 1941, il s’installe définitivement à Montréal, où il jouera un rôle décisif dans le milieu littéraire yiddish de la ville.